

1862.

d'ambulance et par les cavaliers de la colonne, portant des bidons remplis d'eau ; le spectacle dont il fut témoin était navrant.

Les soldats, épuisés, haletants, se traînaient sur la route ; les mulets, couchés à terre ou se roulant avec leurs charges, ne voulaient plus avancer. Cependant peu à peu les traînards, auxquels on apportait à boire, purent se remettre en marche et rejoignirent successivement le bivouac ; à la nuit tombante, les mulets d'ambulance ramenèrent les derniers. Deux soldats d'infanterie de marine succombèrent à une insolation. Le soir, pour donner de la viande aux troupes, on abattit à coups de fusil quelques taureaux sauvages qui erraient autour du camp. Il avait été impossible d'amener le troupeau jusqu'à l'étape (1).

Quant au convoi, il resta en chemin. Les conducteurs, manquant d'expérience, avaient eu besoin de toute la matinée pour harnacher et atteler les animaux ; les voitures ne s'étaient mises en route qu'à 2 heures du soir, et à 8 heures elles n'avaient encore fait que 4 kilomètres. Il fut évident que jamais elles ne parviendraient à suivre les troupes. L'amiral se décida à les laisser marcher à petites journées, comme elles le pourraient, sous l'escorte de la compagnie de débarquement de *la Foudre*.

La seconde étape fut moins pénible. La colonne, étant partie de la Purga à 2 heures du soir, arriva à la Soledad une heure après le coucher du soleil. Elle y resta deux jours ; le lendemain, les voitures d'artillerie allèrent chercher 76 hommes malades laissés à la Purga, et le surlendemain des mulets furent encore envoyés au-devant du convoi, pour ramener des voitures de vivres.

(1) L'amiral au ministre de la marine, 27 février 1862.

1862.

L'histoire de la campagne du Mexique ne présente aucun épisode comparable à ces premières étapes. Bien des fois les troupes exécutèrent, dans les terres chaudes, des marches plus fatigantes et surtout plus longues ; on ne saurait attribuer les accidents survenus à d'autre cause qu'à l'inexpérience des officiers et des soldats, nullement préparés par leur éducation antérieure aux fatigues d'une campagne de cette nature. C'est qu'on ne peut sans inconvénient, souvent même sans danger, changer la spécialité de chaque troupe ; la valeur morale ne supplée pas à tout : aussi aurait-il mieux valu laisser les soldats de marine dans les colonies, les marins à bord de leurs vaisseaux et envoyer au Mexique une petite brigade de vieilles troupes aguerries par un séjour en Afrique. quatre-vingts malades et deux cents hommes hors d'état de marcher restèrent à la Soledad, et en quatre jours la colonne n'avait fait que huit lieues. Que serait-il advenu si l'ennemi avait voulu lui barrer la route et si les guerillas étaient venues harceler ces malheureux soldats épuisés par la fatigue et la fièvre ?

L'amiral, ne voulant pas être rejoint par les Espagnols, quitta la Soledad le 2 mars. Il avait formé un convoi léger de six voitures pour porter une petite réserve de vivres. Ces charrettes à peine chargées ne purent cependant faire plus de deux kilomètres le premier jour. On dut encore les abandonner, comme on avait fait du grand convoi. Heureusement des vivres frais avaient été préparés sur le Chiquihuite par les soins de l'administration française. La colonne y arriva le 4 mars.

Le Rio Chiquihuite est la limite de la terre chaude. Il coule à onze lieues de la Soledad, au pied de fortes positions, formées par les contreforts inférieurs du pic

1862.

d'Orizaba, et sur lesquelles les Mexicains avaient commencé des fortifications et élevé des batteries.

Dans de profondes déchirures, coulent trois ruisseaux, le Rio San Alejo, le Rio Chiquihuite et le Rio Atoyac. Des ponts de pierre d'une seule arche donnent passage à la route, dont les lacets sont tracés sur les berges rapides et escarpées des ravins. L'eau n'est pas profonde, et les ruisseaux seraient la plupart du temps guéables si des rampes praticables étaient ouvertes aux voitures. Bien qu'il fût possible de les tourner au sud par le chemin de San Juan de la Punta, les Mexicains attachaient une grande importance à ces positions, et c'est pourquoi Doblado avait stipulé, dans les préliminaires de la Soledad, qu'en cas de rupture des hostilités, les troupes alliées rétrograderaient au delà de cette ligne de défense.

Le 5 mars, les troupes françaises entrèrent à Cordova. Leurs misères étaient finies, car elles devaient trouver désormais des ressources suffisantes et une température plus supportable.

Le 7 mars, après avoir gravi le cerro Cacalote, escalier gigantesque de 300 mètres de hauteur, qui sépare le plateau de Cordova de celui d'Orizaba, elles arrivèrent dans cette ville. Elles y séjournèrent le 8⁽¹⁾; le 9, un peu avant l'arrivée de la colonne des troupes espagnoles, elles repartirent avec un convoi de 23 chariots mexicains, que l'on avait enfin pu se procurer.

(1) Un immense désastre venait d'atteindre le corps d'armée du général Zaragoza. Une brigade de la division Ignacio Mejia était logée à San Andrés dans un couvent abandonné. Une explosion des approvisionnements de poudre qu'on y avait placés fit écrouler ce bâtiment. Sur un effectif de 1,450 hommes, 1,055 furent écrasés sous les ruines. Selon la coutume des troupes mexicaines, 400 femmes accompagnaient cette brigade; 200 furent tuées. On releva 260 hommes et 25 femmes blessés. L'amiral envoya deux médecins de sa colonne porter secours à ces victimes.

1862.

Les Espagnols, marchant en deux colonnes, avaient suivi de près les troupes françaises. Le 7 mars, une de leurs brigades s'était installée à Cordova; l'autre prit ses cantonnements à Orizaba le 9.

Le 10 mars, la colonne française campa près d'Acultzingo, au pied des Cumbres, qu'elle franchit le lendemain sans de trop grandes difficultés⁽¹⁾.

Deux jours après, les troupes, remises de leurs premières épreuves, marchant bien et présentant un bel aspect militaire, arrivèrent à Tehuacan.

La marche du convoi avait été bien plus pénible. Il est douteux qu'il fût parvenu à franchir les défilés du Chiquihuite, si l'amiral ne lui eût envoyé des attelages frais, et s'il ne lui était venu de Vera-Cruz un renfort d'une quarantaine de mules récemment arrivées de la Havane. Enfin, grâce à des efforts continuels, les dernières voitures furent réunies à Tehuacan, le 21 mars, vingt-cinq jours après leur départ de la Tejeria⁽²⁾.

Un deuxième convoi arriva le 24 mars. C'était celui que le commodore Dunlop avait réuni à grands frais pour ses troupes. Le gouvernement anglais, désapprouvant sa con-

(1) Les Cumbres d'Acultzingo sont formées par deux contre-forts étroits et abruptes qui se détachent du pic d'Orizaba. Les grandes Cumbres ont une hauteur de 650 mètres au-dessus d'Acultzingo. La route les gravit en traçant vingt-rois lacets d'un développement de plus de sept kilomètres. Les petites Cumbres s'élèvent sur une ligne parallèle, presque aussi âpres et aussi difficiles, bien qu'elles ne soient qu'à 150 mètres d'élévation au-dessus de la vallée du Puente Colorado, qui les sépare des grandes Cumbres.

La route de Mexico franchit les petites Cumbres; celle de Tehuacan, que devait suivre la colonne française, longe la vallée du Puente Colorado et n'offre plus d'obstacles.

(2) Rapport de M. Devarenne. — Le commandant Roze au ministre de la marine, 11 mars.

Réorganisation
des moyens
de transport.

4862.

duite, avait laissé ce matériel à sa charge, et l'amiral Jurien, autant pour l'aider à sortir d'embaras que pour augmenter ses propres ressources, le lui avait acheté au prix coûtant ⁽¹⁾.

Ces voitures étaient parties de la Tejeria le 8 mars, sous les ordres de M. le commandant Alleyron, qui avait emmené avec lui presque tous les hommes restés sur ce point et avait rallié en passant ceux que l'on avait laissés à la Soledad (ensemble environ 600 hommes). Mais les ressources trouvées dans l'intérieur permettaient maintenant à l'amiral de modifier l'organisation de ses transports et de supprimer le convoi, qu'il avait eu tant de peines à constituer et surtout à faire mouvoir. Un marché fut conclu avec un entrepreneur qui prit à sa charge tout le matériel en état de servir. Quel que dût être l'avenir de l'expédition, les plus grandes difficultés étaient vaincues ; on avait désormais la certitude de pouvoir faire suivre les troupes par des transports convenablement organisés, condition indispensable de toute opération militaire et qui certainement n'aurait pu être remplie si la Convention de la Soledad n'eût ouvert le pays ⁽²⁾.

(1) Le convoi anglais, qui fut payé environ 3,000,000 de francs, se composait de :

- 5 chariots à 4 roues ;
 - 2 diligences ;
 - 1 voiture d'ambulance ;
 - 14 charrettes à 2 roues ;
 - Une certaine quantité de matériel de toute nature ;
 - 54 chevaux ;
 - 200 mules avec les harnachements et les accessoires.
- 26 arrieros mexicains avaient été engagés pour la conduite des mules de bât et des voitures.

(2) Une des causes qui assurèrent le succès de l'expédition des Américains en 1847 fut certainement la bonne organisation de leurs convois. Ils avaient amené à Vera-Cruz 3,000 chariots et 15,000 mulets.

4862.

En quittant Vera-Cruz, les commandants des troupes alliées avaient décidé qu'il y serait laissé une garnison mixte de cent hommes de chaque nation. M. le capitaine de vaisseau Roze fut désigné par l'amiral pour commander à la fois l'escadre et les troupes à terre, mission périlleuse qui exigeait une énergie peu commune. Le 28 février, en effet, vingt-neuf hommes étaient déjà morts, 159 malades étaient à l'hôpital de Vera-Cruz et 122 à l'ambulance de la Tejeria. En rade, l'état sanitaire était assez satisfaisant, mais les équipages des bâtiments, réduits à un effectif insuffisant, étaient soumis aux plus rudes fatigues ⁽¹⁾. Outre le service du bord et celui de la rade, ils avaient à fournir des infirmiers pour les hôpitaux et des corvées pour garder et soigner les bêtes de somme et de trait que l'on rassemblait en prévision de l'arrivée probable de renforts : aussi l'amiral demandait-il au gouverneur de la Martinique de lui envoyer des soldats d'infanterie de marine, des artilleurs, des gendarmes, des ouvriers du génie et surtout 250 matelots noirs, les seuls qui pussent être employés sans danger aux travaux du port sous le soleil brûlant de Vera-Cruz.

Plus obscurs peut-être que les services des troupes débarquées, ceux des équipages de la flotte étaient non moins

(1) On avait débarqué :

450	hommes	pour le bataillon de marins fusiliers ;
80	—	pour la batterie de montagne ;
20	—	comme auxiliaires du génie ;
100	—	attachés au convoi ;
70	—	de la compagnie de débarquement de la <i>Foudre</i> .

Total . 720 hommes, sans compter les ordonnances des officiers.

Tous ces hommes étaient des marins de choix, dont le départ affaiblissait sensiblement les équipages.

importants; nos marins y montrèrent une constance, une abnégation, une fidélité au devoir dignes d'admiration. ⁽¹⁾

(1) L'amiral au ministre de la marine, 20 février; — L'amiral au gouverneur de la Martinique, 15 février; — Le commandant Roze au ministre de la marine, 28 février.

CHAPITRE TROISIÈME.

SOMMAIRE.

Impressions des gouvernements anglais et français en apprenant le débarquement des Espagnols à Vera-Cruz. — Envoi au Mexique d'une brigade de renfort sous les ordres du général Lorencez. — Le général Almonte. — Exécution du général Roblés. — Débarquement et mise en route des renforts. — Les troupes cantonnées à Tehuacan rétrogradent. — Instructions envoyées par les trois gouvernements à leurs commissaires, motivées sur les divergences qui s'étaient produites entre eux. — Jugement porté sur l'ultimatum proposé par M. de Saligny. — Conférence du 9 avril. — Rupture de l'alliance. — Echange de notes avec le gouvernement mexicain. — Proclamation des commissaires français à la nation mexicaine. — Décret de Juarez. — Dispositions des chefs du parti conservateur. — Plan de Cordova. — Départ des troupes anglaises et espagnoles. — Le général de Lorencez à Cordova. — Lettre du général Zaragosa relative aux malades laissés à Orizaba. — Le général de Lorencez se décide à marcher sur Orizaba. — Combat du Fortin (19 avril). — Proclamation du général de Lorencez. — Le Gouvernement français désapprouve la convention de la Soledad. — Rappel de l'amiral. — Jugement porté sur la convention de la Soledad par les gouvernements alliés. — Politique adoptée par les trois puissances à la suite de la rupture de l'alliance.

En apprenant que les Espagnols avaient pris possession de Vera-Cruz sans attendre les escadres anglaise et française, les gouvernements de France et d'Angleterre ne dissimulèrent pas leur mécontentement.

Aux explications qui lui furent demandées, le cabinet de Madrid répondit qu'il regrettait fort ce malentendu, que

Impressions
des gouverne-
ments anglais et
français
en apprenant
le débarquement
des Espagnols
à Vera-Cruz.